

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

| BANDE DESSINÉE
L'IMAGE DES
FEMMES

Manuella Jules-Rosette
MANGER RESPONSABLE

DÉCRYPTAGE
ACCÈDER À
L'INFORMATIQUE

CULTURE

*Les femmes
du passé
s'expriment*





Celle qui pratique la cuisine inclusive

Comme tous les mardis soirs, le food bike de Manuella Jules-Rosette trône au pied de l'église de Vern-sur-Seiche. À la carte cette semaine : un velouté de butternut, curry, coriandre et cumin, des lasagnes aux poireaux, courgettes et au chèvre ainsi que des cookies au chocolat et à la purée d'amandes. Originaire de la région parisienne, elle s'installe à Rennes en janvier 2019 et en avril, lance sa structure de traiteur végétarien et végétalien, Omunity. « L'idée est de proposer au maximum une cuisine du monde autour de plats et desserts végétariens. Et végétaliens aussi, si possible. J'essaie de proposer des desserts sans gluten et sans lactose. J'ai des recettes en tête, je regarde sur internet pour me guider et j'adapte par rapport à ce que j'ai dans ma cuisine. Je fonctionne au feeling aussi, avec des fruits et légumes locaux et bios. Après, ma cuisine n'est pas à 100% bio parce que par exemple le fromage ne l'est pas, les prix sont trop importants pour ensuite pouvoir proposer des prix accessibles. », explique Manuella Jules-Rosette. Un BTS et une licence Hôtellerie – Restauration en poche, elle a fait mûrir son projet durant plusieurs années. Au départ, elle s'orientait vers un food truck, puis vers un salon de thé – restaurant qui aurait pu accueillir des ateliers et des animations. « Seule, c'est très compliqué... Et puis financièrement, c'est trop important. Pour le camion, c'est très cher aussi et je ne me voyais pas dedans pour vendre mes plats. Peut-être que c'est trop imposant... En faisant des recherches, je suis tombée par hasard sur le food bike. À Nantes, une personne souhaitait vendre le sien, j'ai sauté sur l'occasion pour tester mon projet sans prendre trop de risques financiers. Je cuisine de chez moi et je vends les mardis soirs à Vern-sur-Seiche et les jeudis soirs à Chantepie, devant le magasin Cultura. C'est très dur de trouver des emplacements. », souligne-t-elle. Pour s'installer, elle parcourt des dizaines de kilomètres à vélo, travaille en intérim pour compléter et cherche à développer le service traiteur à domicile ou lors d'événements particuliers : « Il n'y a pas tant d'offres que ça en

terme de cuisine végétarienne alors qu'il y a une vraie demande ! » Au quotidien, Manuella Jules-Rosette n'est pas végétarienne mais cherche à consommer différemment et à réduire la viande. « On a toujours tendance à penser les repas avec du poisson ou de la viande. Mais on doit réfléchir en terme d'avenir et à l'avenir, on doit réduire ça ! Il est temps de s'ouvrir à ça ! », précise-t-elle. À 26 ans, la cheffe, qui a toujours baigné dans l'univers de la bonne bouffe et de la restauration, allie ses convictions et sa personnalité dans un concept qui mérite d'être expérimenté. Ce qui l'anime particulièrement, c'est l'envie de faire découvrir aux gens des recettes et des saveurs et de bâtir son projet personnel : « J'avais besoin d'indépendance. J'ai fait toutes mes études en alternance, je travaille depuis mes 18 ans. J'ai toujours eu du mal avec mes responsables, que ce soit des femmes ou des hommes peu importe. J'ai toujours ressenti le manque de considération et de valorisation, je sais pas... quelque chose me manquait en tout cas dans le monde du travail. J'ai des compétences et j'ai envie de les montrer. Je suis capable donc c'est possible ! » Sa timidité s'évapore au fil de la conversation quand il s'agit de défendre sa place et sa légitimité. Et ça fait du bien ! Avec sa cantine ambulante, on l'avait remarquée au Marché à manger, le 1er septembre. Une édition spéciale Cheffes. « Quand j'ai fait la demande, je ne savais pas que c'était le spécial Cheffes mais j'ai trouvé ça chouette. Par contre, j'ai trouvé ça dommage que ce ne soit pas poussé jusqu'au bout. J'ai vu beaucoup d'hommes en cuisine et finalement, on ne voyait pas tellement les Cheffes. Moi, j'avais fait exprès de demander à une amie de m'aider et en fait, tout le monde n'a pas joué le jeu. C'était pourtant l'occasion de montrer de quoi on était faites !!! », revendique Manuella Jules-Rosette. Elle pense sa cuisine de manière inclusive, créative et responsable. Restreinte, la carte évolue chaque semaine et se concentre sur le potentiel des produits locaux et de saison, tout en relevant le challenge de nous faire faire le tour du monde. Brillant et savoureux !

■ MARINE COMBE

spectacle danse

WHITE DOG

Latifa Laâbissi

du 14 au 16 nov

co-réalisation Théâtre National de Bretagne - Le Triangle,
dans le cadre du Festival TNB

© N.Lauro



02 99 22 27 27

WWW.LETRIANGLE.ORG



02 99 31 12 31

WWW.T-N-B.FR

YEGG

ÉDITO | DÉCOUVERTE SUR LE TARD

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

On s'y est mis tard à la bande dessinée. Parce que ça nous a longtemps paru austère comme milieu. Et puis avec les années, le recul et le regard féministe, on a fini par comprendre que c'est parce qu'on se sentait exclu-e-s de ce monde dessiné dans lequel les femmes n'avaient quasiment jamais voix au chapitre. On n'arrivait pas à trouver ce qui nous correspondait. Petit à petit, en s'intéressant à l'égalité entre les femmes et les hommes et aux féminismes, en faisant des recherches et souhaitant proposer des lectures sur le sujet à notre lectorat, on a fini par s'y mettre. Un peu. Puis un peu plus. Jusqu'à ce qu'on prenne un vrai plaisir à voyager parmi les planches d'ouvrages totalement différents les uns des autres. En parcourant les étagères des bibliothèques et des librairies spécialisés et en farfouillant sur les sites des maisons d'édition, on a dévoré un certain nombre de BD écrites et/ou dessinées par des femmes et/ou mettant en scène des personnages féminins, des personnages racisés, des personnages LGBTIQ+. Et c'est rare d'avoir des récits – bien construits et non stéréotypés – de la sorte mais alors c'est quasi carrément impossible de trouver des récits qui mettent en scène des personnages féminins, racisés, LGBTIQ+. Sauf quand ils sont écrits par des personnes concernées. Mais sont-ils nombreux à être publiés ? à être médiatisés ? La plongée dans le milieu de la BD nous a ouvert les portes d'imaginaires nourrissants, inspirants et émancipateurs, nous a amené à croiser les regards et à voir des horizons jusque-là inconnus. Pas besoin forcément que ce soit toujours des histoires militantes tant que les propos et les représentations sont justes. Apportant des perceptions qui ne figurent pas dans nos références parce que nous bénéficions du privilège d'être blanches, cisgenres, hétérosexuelles, sans handicaps, mais qui nous permettent d'entendre justement d'autres vécus et de nous faire avancer dans notre ouverture au monde. On y a pris goût à la bande dessinée et aux émotions transmises à travers les histoires illustrées, et aujourd'hui, on a du mal à s'en passer. Et vous ?



LES RÈGLES EN ROUGE ? BAH OUI, IL ÉTAIT TEMPS...

Une pub montre la réalité, et hop, tout le monde voit rouge ! Intitulée « Viva la vulva », la nouvelle campagne de la marque Nana a enfin éjecté le fameux liquide bleu utilisé dans les spots pour protections périodiques. Là, dans la serviette, c'est une tache rouge que l'on voit. Pourquoi ? Parce que c'est la couleur de nos règles. Même après avoir arpenté nos parois vaginales, oui oui ! Et la publicité dévoile tout un tas de vulves, dessinées, peintes, schématisées, tricotées ou encore représentées sous la forme d'une huitre ou de différents fruits, etc. Les textures sont différentes, les couleurs, les tailles et les formes aussi. Réduit à 30 secondes pour la télé, le clip dure 3 minutes et fait du bien. Bien que des milliers de personnes en France s'insurgent de la diffusion de ce spot, il est important de lutter contre le tabou des règles et l'absence d'information en terme d'anatomie. Connaître son corps, son sexe, être libre de le découvrir, de l'explorer, de l'expérimenter, est primordial dans la construction des femmes et des hommes. Pour ne pas complexer, gagner en confiance et en autonomie, accéder à nos désirs et à notre plaisir, se respecter et respecter les autres. Oui, on sait bien que la marque profite des féminismes pour se payer un bel éclairage médiatique... Mais finalement si elle profite à des milliers de filles et de femmes qui n'ont jamais eu l'occasion de voir des représentations de vulves, c'est peut-être pas un mal non ? En attendant, n'en restons pas là, rdv le 24 octobre à 20h30 au Papier Timbré pour assister à *Conférence sur ma pichoca*, de l'artiste-chercheuse Lis Peronti. Promis, c'est génial et libérateur !

I MARINE COMBE

LA RÉALITÉ CHOQUE ?

SEXISME AU THÉÂTRE : SONNER ENCORE ET ENCORE L'ALARME...

Récemment, sur la page Facebook d'HF Bretagne, on lisait ceci : « On vous le dit depuis longtemps, il se passe des choses extrêmement graves et sordides dans les coulisses des théâtres, dans les formations et ce depuis des années. Voici un cas typique. Bien loin d'être isolé. » Ce cas, c'est celui du metteur en scène Guillaume Dujardin jugé en mars 2020 pour avoir abusé de sa fonction et de son autorité pour que les comédiennes jouent nues, se masturbent devant lui et tout un tas d'autres atrocités citées dans l'article de *L'est Républicain*, partagé par HF Bretagne le 14 octobre. Quatre jours plus tôt, la structure relayait un article de *Mediapart* sur l'acteur Thierry Samitier, accusé par deux comédiennes, avec qui il partageait l'affiche de la pièce *Boeing Boeing*, de propos et de gestes déplacés. HF Bretagne signale : « C'est agaçant de constater que, contrairement au secteur des musiques actuelles, le reste du spectacle vivant ne bouge pas ! Pourtant sexisme, viols et agressions y sont largement répandus. Et tus ! Cette fois, appuyées par un homme qui a gagné une coupe du monde de football (Franck Leboeuf, également dans la pièce, soutient les deux comédiennes, ndlr), ce sera peut-être différent ? On va finir par proposer un partenariat à la FIFA World Cup, ça sera peut-être plus efficace ! » Oui, c'est agaçant et même super énervant de ne pas être entendues, de dénoncer le système sexiste sans être prises au sérieux. Alors, un conseil (pour commencer), lisez l'article « Stop aux agissements sexistes » sur le site d'HF Bretagne, et ouvrez les yeux, et les oreilles, surtout...

I MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | OCTOBRE 2019

- La tête et le corps sain - p.2
- Regarder la réalité (et les vulves) en face - p.6
- Le numérique pour toutes - p.8
- La politique en bref - p.9
- Dreyfus : où sont les femmes ? - p.10
- Bulles d'égalité - p.12
- Les mortes prennent la parole au présent - p.30
- La culture en bref - p.32
- Le chœur d'Olympe - p.33
- Verdict - p.35
- YEGG & the city - p.36

LA RÉDACTION | NUMÉRO 84

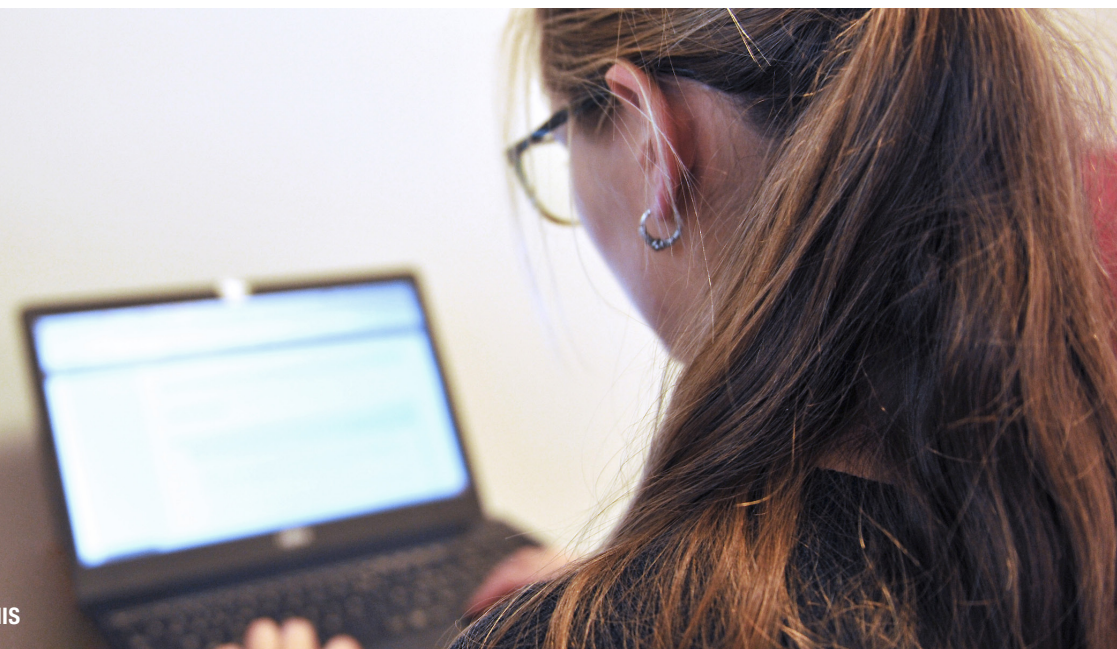
YEGG | 22 RUE DE BUFÉRON 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS ET CLARA HÉBERT

BRISER LES CODES !



© CÉLIAN RAMIS

Une quinzaine de participantes sont attendues les 25 et 26 octobre à l'atelier numérique Google de Rennes dans le cadre du stage gratuit Girls Can Code (GCC). L'objectif : montrer aux filles que l'informatique n'est pas réservé aux hommes.

En 2019, ce domaine est encore pensé au masculin. À tort puisque l'Histoire de ce secteur a été marquée par de nombreuses pionnières, dont Hedy Lamarr, Ada Lovelace, Dorothy Vaughan ou encore Grace Hopper, entre autres. Toutefois, moins de 20% des filles s'orientent vers les filières et carrières informatiques. Pourquoi ? « Certes, on a aujourd'hui plus de femmes modèles mais elles ne sont pas extrêmement connues. Je crois aussi que dans les raisons qui font que les filles se sentent éloignées de l'informatique, il y a l'image du geek. Il est rare qu'il soit représenté au féminin et rare aussi que l'image soit positive, à tort. Et puis, on associe aussi les maths à l'informatique et là encore, on rapproche ça du masculin. », explique Garance Gourdel, membre de l'association Prologin, entièrement composée d'étudiant-e-s en informatique. À l'origine, en 1991, la mission de la structure se basait uniquement sur l'organisation du concours national éponyme. Au fil des années, le constat est inévitable : trop peu de filles se présentent à cette compétition. « De manière générale, le chiffre est catastrophique. », souligne Garance, qui poursuit : « En 2014, nous avons

donc lancé les stages Girls Can Code. Ils durent une semaine et sont destinés aux collégiennes et aux lycéennes, de la 6e à la Terminale, dans l'objectif de les initier à un langage de programmation car il n'y a pas de raison qu'il n'y ait que des garçons à s'intéresser ou à connaître l'informatique. On met des affiches dans les établissements scolaires pour informer sur les stages. » Si l'événement Girls Can Code était jusque là uniquement basé à Paris et à Lyon, l'association a décidé d'organiser les stages, en format réduit à deux jours, dans différentes villes de province, dont Rennes les 25 et 26 octobre. Au programme : travaux pratiques autour de l'apprentissage du langage et fabrication d'un projet qui permet directement de concrétiser les connaissances. La mission fonctionne puisque Garance Gourdel confirme que depuis la mise en place des GCC, le nombre de participantes au concours national d'informatique a été décuplé. « C'est super. Et puis quand on les revoit au concours, on peut à nouveau les encourager. », conclut-elle. De bonnes occasions de faire naître des vocations ?!

I MARINE COMBE

bref

FEMMES ET SCIENCES
Le 8/10, deux scientifiques rennaises ont reçu le prix Jeunes Talents L'Oréal-UNESCO pour les femmes et la science. Originaires de la capitale bretonne, Alizée Dubois, 27 ans, travaille à Lyon sur la modélisation en laboratoire des tremblements de terre, et Aude Pavilla, 32 ans, travaille en Martinique – en collaboration avec Rennes 1 – à l'amélioration de la prise en charge des AVC en phase aigue.

bref

CINÉ CITOYEN-NE
Waad al-Kateab vit à Alep lorsque la guerre éclate en 2011. Au quotidien, elle filme la vie sous les bombardements et expose le dilemme auquel elle fait face avec son mari : partir pour protéger leur fille ou rester pour la liberté de leur pays. En partenariat avec Tous pour la Syrie, le cinéma Arvor projette le documentaire multi-primé *Pour Sama, journal d'une mère syrienne* le 13 octobre à 11h. Séance suivie d'un débat.

bref

1
grande militante des droits autochtones, des femmes et de la Terre était à l'Arvor le 15 octobre à 20h15 pour le film *Warrior Women*. Il s'agit de Madonna Thunder Hawk.

bref

le tweet du mois
On a essayé de me mettre en calisse alors que mon resto est en face du meeting Homophobie pour tous, bizarrement au bout du 2e « Bonjour je suis lesbienne ça ne vous dérange pas si je vous sers ? » on m'a changé de poste.
Lizzy Brynn @lizzybrynn / 06-10-19

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



FRANÇOISE BAGNAUD

CO-PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION
HISTOIRE DU FÉMINISME À RENNES

À l'occasion des 120 ans de la révision du procès Dreyfus, la structure organisait le 21 septembre dernier, une visite guidée sur la thématique « Femmes et procès Dreyfus à Rennes en 1899 ». Accompagnée de Françoise Tyrant, également co-présidente d'Histoire du féminisme à Rennes, elle nous raconte les rôles qu'ont joué les femmes dans ce contexte.

Qu'est-ce qui a incité cette visite ?

L'association cherche à promouvoir les femmes souvent invisibilisées et qui, d'une manière ou d'une autre, ont été importantes pour Rennes. Ce qui nous a amené là, c'est une idée d'André Helard, historien et adhérent de HFR avec qui on a déjà travaillé sur l'hommage à Colette Cosnier et sur une visite autour de Louise Bodin. Grâce aux recherches de Colette Cosnier et d'André Helard, ont été mises en lumière les femmes qui ont aidé la famille Dreyfus et les dreyfusards. On s'est aussi beaucoup intéressé-e-s aux journalistes de *La Fronde*, 1er journal féminin féministe, créé et dirigé par des femmes. Les Amis du musée de Bretagne nous ont aidé à retrouver des documents. On avait largement matière ! On a aussi été sollicité-e-s par la Ligue de l'enseignement pour intervenir sur ce thème aux centres pénitentiaires des femmes le 29 novembre et des hommes, le 18 décembre.

Qu'est-ce qui fait qu'on oublie les femmes dans l'affaire ?

Ça fait parti du système patriarcal. On met les hommes au premier rang. Ce sont eux qui écrivent l'Histoire... Ici, les femmes ont retrouvé une visibilité parce qu'il y a des gens qui ont fait des recherches et ont mis ça en évidence. On commence à voir émerger des recherches sur les femmes qui ont fait certaines découvertes scientifiques majeures. Pendant des années et des années, on a attribué ça à des hommes. Les frondeuses parlaient beaucoup de Mme Godard, qui a hébergé les Dreyfus et les dreyfusards, Mme Caillot, qui dirigeait le journal de Rennes et Mme Jarlet et de son banquet organisé le 14 juillet pour les dreyfusards. Mais s'il n'y a pas des femmes pour parler des femmes, il ne se passe rien. Il y a une forme d'invisibilité et de silence qu'il faut tout le temps combattre. Partout ! C'est une recherche à faire à chaque fois.

Est-ce qu'aujourd'hui, on peut réhabiliter leurs mémoires ?

Ici par exemple, la ville de Rennes a inauguré une plaque Antoinette Caillot le matin de la visite. Ce n'est pas lié à ça précisément mais on est dans une ville où à force que les féministes appuient sur la question de la visibilité des femmes, il y a de plus en plus de rues portant des noms de femmes. Après je pense que c'est un travail avec des allers-retours. Il y a des avancées. A chaque fois, dans les visites guidées, je vois des gens plus jeunes que nous et je me dis que ça avance. La question de la place des femmes, elle est et demeurera encore longtemps je pense. Mais je pense que chaque petite avancée est une avancée. L'intérêt de la visite guidée c'est que ça montre que des gens qui ne sont pas des leaders, des superwomen, des dirigeantes, peuvent aussi prendre une place : la leur. Il suffit parfois de pas grand chose pour faire avancer le reste.

MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION



Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

BD: Les femmes sortent des cases !



En France, en 1985, on comptait environ une professionnelle de la bande-dessinée pour vingt-cinq professionnels. Quinze ans plus tard, Florence Cestac est la première autrice et dessinatrice de BD à recevoir le Grand Prix du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, créé depuis 26 ans déjà à cette époque. Il faudra attendre janvier 2019 pour qu'une autre femme soit primée : Rumiko Takahashi est la première femme mangaka à obtenir le Grand Prix. Aujourd'hui encore, elles sont moins de 30% dans le secteur du 9e art, sont rarement sollicitées lors des salons spécifiques et sont souvent cantonnées à la catégorie Jeunesse et à l'étiquette Girly. Comment souffler sur les bulles du machisme pour les faire éclater ?



Sexisme

dans le

9^e art :
ça évolue ?

On attribue leurs dessins à un style « girly », on les associe à la catégorie « bande-dessinée féminine », on les pré-suppose souvent dans les rayons Jeunesse des librairies spécialisées – dans lesquelles elles sont peu nombreuses à travailler – et, peu invitées dans les festivals et salons, peu médiatisées, on ne retient pas particulièrement les noms des autrices et dessinatrices BD. Et si on se penche sur la manière dont les femmes sont représentées dans les ouvrages, on réalise deux choses : oui, elles sont de plus en plus nombreuses à incarner des personnages principaux mais hélas oui, elles sont quasiment toutes blanches, hétérosexuelles, cisgenres et minces. Alors si on constate une réelle évolution concernant la place des femmes dans le 9e art, où en sommes-nous ? Et comment sortir des cases du sexe et du genre ?

Elle est belle la Schtroumpfette avec ses longs cheveux blonds et sa petite robe blanche. Au départ, elle était brune. Mais les autres Schtroumpfs la trouvaient énervante, pas attirante. Le Grand Schtroumpf a donc changé son apparence et les choses se sont apaisées. Elle a pourtant été créée par Gargamel pour semer la zizanie au sein du village des Schtroumpfs ! Pour la façonner, une formule magique et une bonne dose de misogynie ont fait le boulot : « *Un brin de coquetterie, une solide couche de parti-pris, trois larmes de crocodiles, une cervelle de linotte, de la poudre de langue de vipère, un carat de rouerie, une poignée de colère, un doigt de tissu de mensonges, cousu de fil blanc, bien sûr, un boisseau de gourmandise, un quartier de mauvaise foi, un dé d'inconscience, un trait d'orgueil, une pointe d'envie, un zeste de sensiblerie, une part de sottise et une part*

de ruse, beaucoup d'esprit volatil et beaucoup d'obstination, une chandelle brûlée par les deux bouts. » Ça fait mal. Très mal.

FEMMES DE, CASSE PIEDS, FEMMES FATALES... ET QUOI D'AUTRE ?

D'accord, il faut remettre ça dans le contexte. Quand Peyo fait apparaître la Schtroumpfette, nous sommes en 1967, quelques années après les premiers albums d'Astérix, inventé par Albert Uderzo et René Goscinny... Dans le village des irréductibles gaulois, les femmes sont un peu plus nombreuses. On retient notamment le personnage de Bonnemine, connue pour être la femme du chef. Elle est décrite comme « *Petite et rondelette à l'air hautain* », « *meuneuse de troupes (cachée sous la femme au foyer)* », « *autoritaire* » et pratiquant « *avec brio le rouleau à pâtisserie* ». Il y aussi Falbala, qui

« Chantal Montellier milite pour une noble cause. Si le prix Artémisia existe, comme le féminisme, c'est parce que les sexes ne sont pas égaux. C'est une réalité. »

pourtant n'apparaît que trois fois... Mais, elle « *fait tomber les hommes comme des mouches, même Astérix n'y résistera pas* », « *possède certains atouts qu'elle sait mettre en valeur* » et est passée de « *la petite fille avec des nattes* » à la « *magnifique femme aux longs cheveux blonds* ». On se rappelle également de Mme Agecanonix, la femme d'Agecanonix, le vieux grincheux. Elle est « *la seule femme du village à ne pas s'occuper des tâches ménagères* », très jalouse elle « *sait jouer des poings quand il le faut* » et est « *d'une très grande beauté dont elle ne semble pas ignorer l'effet sur les hommes, à commencer par son mari.* »

Du côté du célèbre journaliste imaginé par Hergé, la seule femme, la Castafiore, casse les oreilles à tout le monde... Navrant. Et même quand elles sont les héroïnes d'une série, elles restent très marquées par leur physique, comme tel est le cas par exemple avec *Natacha*, série dans laquelle François Walthéry met en scène « *une hôtesse de l'air sexy et débrouillarde* ». Alors oui, il y a des exceptions. On trouve dans les BD franco-belges quelques femmes fortes et intelligentes style *Yoko Tsuno* qui met en scène une ingénieure japonaise en électronique dans un univers « *aventure et science fiction* ». Mais malheureusement, elles se comptent sur les doigts de la main, contrairement à tous les héros type *Spirou et Fantasio*, *Thorgal*, *Rahan*, *Les Tuniques Bleues*, *Blueberry*, *Bob Morane*, *Lucky Luke* et on en passe...

TARDIVEMENT RECONNUE COMME UN ART

Evidemment, la société a évolué et la bande dessinée, d'abord pensée et présentée comme une lecture destinée aux petits garçons, ensuite relayée au rang de parent pauvre de la littérature, est enfin devenue un art à part entière. Le 9e plus précisément, entré dans la classification dans les années 60, quarante ans après le cinéma et très peu de temps après les arts

médiatiques (télévision, radio et photographie) mais bien avant les jeux vidéo.

Et c'est à cette même époque que le nom de Claire Brétecher commence à faire son entrée dans le milieu. Les dessins de sa série *Les Frustrés* paraissent dans *Le nouvel observateur* dès 1973 et quinze ans plus tard, elle sort le premier album d'*Agrippine*, personnage resté célèbre mais décrié car stéréotypé et en dehors de la réalité. À cette période, d'autres autrices-dessinatrices affluent, majoritairement sous pseudonyme. Au milieu des années 70, plusieurs françaises comme Chantal Montellier, Nicole Claveloux, Florence Cestac, Marie-Noëlle Pichard, Aline Issermann et d'autres réalisent le magazine *Ah ! Nana*, lancé par Les Humanoïdes Associés. La revue, interdite aux mineurs et à l'affichage en kiosque pour soi-disant cause de pornographie (« *dont il était pourtant exempt, quand L'Echo des savanes flirtait avec* », signale Gilles Ciment dans le *Bulletin des Bibliothèques de France*, paru en février 2017 à l'occasion d'un article sur les « Femmes dans la bande dessinée – des pionnières à l'affaire d'Angoulême »), est pourtant envoyée aux oubliettes, comme la plupart des participantes, en 1978.

DONNER DE LA VISIBILITÉ AUX AUTRICES-DESSINATRICES BD

Les années 2000 vont marquer un tournant dans le 9e art. Pour la première fois, au festival international de la bande dessinée d'Angoulême, le Grand Prix est décerné à une artiste, Florence Cestac. Il faudra attendre encore 19 ans, et un scandale en 2016 sur l'absence de femmes sélectionnées pour le Grand Prix, pour qu'elle soit rejointe par Rumiko Takahashi. On connaît la chanson : le sexe n'est pas un critère. Visible, il ne l'est pour personne mais ce sont toujours principalement des ouvrages réalisés par des hommes qui sont mis en avant, édités, médiatisés, vendus, etc. Pourtant, les femmes sont



© CÉLIAN RAMIS

présentes et talentueuses. Elles sont autrices, dessinatrices, coloristes, éditrices, libraires spécialisées en bande dessinée. Mais elles sont dans l'ombre des hommes, eux-mêmes plus ou moins encore dans l'ombre des autres arts. « *La place des femmes dans la BD, l'art ou l'édition est donc très loin de représenter l'ensemble des talents existants... sans même évoquer la question de la parité. Il n'est rien de plus facile que de cacher une œuvre, un talent, une artiste... Car la sélection est rude et impitoyable et elle touche également les hommes. L'excuse sans cesse rabâchée ne saurait se justifier plus longtemps, c'est bien l'absence répétée de femmes dans les lieux de sélection de la création qui est la cause, qui entretient le sexisme, qui exclut, qui détruit des œuvres.* », peut-on lire sur le site de l'association Artémisia (nommée ainsi en hommage à Artémisia Gentileschi, peintre italienne du 17^e siècle et première femme admise à l'Académie du dessin de Florence).

Fondée en 2007, la structure « *œuvre pour la visibilité du travail des femmes dans la bande dessinée par tous moyens.* Après 10 ans (en 2017, ndlr), *force est de constater que la situation progresse peu et, inquiétude nouvelle, les récents égarements de la sélection pour le prix d'Angoulême viendraient démontrer qu'on est*

plutôt en train de régresser ! Le combat d'Artémisia est donc encore et toujours d'actualité et plus que jamais essentiel. »

LA BANDE DESSINÉE FÉMININE, QUEL SENS ?

Chaque année, l'association décerne un prix qui a pour objectif de récompenser une artiste de BD afin de valoriser son travail et son talent mais aussi de rendre visible la création des femmes et dénoncer les inégalités qui toujours perdurent. En 2019, le prix Artémisia a été remis à l'autrice et dessinatrice rennaise Claire Malary pour *Hal-lali*. Quand on l'interroge sur la pertinence, selon elle, de parler de « promotion de la bande dessinée féminine », elle nous répond : « *Chantal Montellier milite pour une cause noble, je pense que c'est une question sur la forme. Le fond importe plus, et si le Prix Artémisia existe, comme le féminisme, c'est parce que les sexes ne sont pas égaux. C'est une réalité. Le terme « bande dessinée féminine » aura un sens jusqu'à ce que l'homme et la femme soient considérés de la même façon.* » Tout comme expliquait la maîtresse de conférence Hélène Fleckinger le 1^{er} octobre à l'université Rennes 2, à l'occasion des Mardis de l'égalité, aujourd'hui, il peut être choquant de parler de « cinéma de femmes » alors que dans les années 70 le cinéma militant

féministe revendiquait le terme. Il est puissant le sens du langage comme le souligne le combat pour la féminisation des noms de métiers.

Pour Elsa Bordier, scénariste à qui l'on doit notamment *La Grande Ourse*, deux nouvelles dans *Midnight Tales* et récemment *Maléfices*, l'évolution de la bande dessinée est incontestable à ce niveau-là : « *Ce n'est pas encore parfait mais je trouve par exemple que le terme autrice a mieux pris qu'ailleurs. Les femmes ont beaucoup lutté et il est important de continuer à se battre contre les clichés et la condescendance. On attend encore des femmes qu'elles restent dans le rang, on ne les autorise pas à faire trop de bruit. En revanche, je ne pense pas qu'il y ait d'écriture féminine mais que du fait d'être discriminées en raison de leur sexe, elles ont une conscience plus élevée du vécu des minorités. En ça, elles écrivent et dessinent un monde qui ressemble plus à la réalité.* »

Consciente de la nécessité à donner de la visibilité aux femmes afin de pouvoir tendre vers une société plus égalitaire, l'autrice-dessinatrice des séries *Les Croques* et *Elma une vie d'ours*, Léa Mazé questionne le rapport au genre à travers la langue : « *Sur le terme autrice, j'ai eu une discussion avec Julie Rocheleau, la dessinatrice québécoise qui a illustré Betty Boob. Elle préfère utiliser un nom non genré. Dire bédéiste plutôt qu'autrice ou auteur. De cette manière, ça gomme le genre. Je trouve que c'est une notion intéressante. Ça peut être aussi intéressant d'avoir un pseudonyme, qui ne soit pas masculin mais peut-être plus neutre. On est toutes et tous des humains qui aimons raconter des histoires sous la forme de BD. Je trouve ça important d'avoir le terme autrice mais j'ai envie que ça n'ait pas d'influence.* »

PRENDRE LA PLACE

Malheureusement, dans notre société actuelle, le sexe de la personne influence encore sa trajectoire. Parce que l'éducation est encore genrée. Parce que les assignations de genre ont la

dent dure. Vincent Henry est éditeur et créateur de la maison d'édition La Boîte à Bulles, dont la ligne éditoriale est axée autour de l'intime, du témoignage, du reportage et de la découverte de l'autre : « *J'essaie de publier des bandes dessinées qui aient une sorte de nécessité, soit par la singularité de leur propos, soit car elles permettent à un talent d'exprimer quelque chose auquel il tient, humainement ou artistiquement...* » Il revient sur un argument donné par une des pionnières de la BD : « *Annie Goetzinger expliquait le faible nombre d'autrices jusqu'à la fin des années 80 (Brétecher, Montellier, Cestac et quelques rares autres...) par le fait que la BD est une discipline très astreignante : pendant un an, il faut dessiner les mêmes personnages, la même histoire, s'immerger en elle... Cela lui paraissait peu compatible avec la répartition déséquilibrée des tâches dans les couples ; à l'époque de nombreuses dessinatrices sortaient des écoles d'art et se spécialisaient généralement dans le livre jeunesse... Alors espérons que l'arrivée de nombreuses autrices soit aussi le signe d'un meilleur équilibre au sein des couples du 21^e siècle.* »

Et comme dans chaque discipline, ce sont aux femmes de s'émanciper et de prendre leur place comme le souligne l'artiste plasticienne Anne-claire Macé, membre depuis 10 ans du comité d'organisation du festival Quai des Bulles (du 25 au 27 octobre à Saint-Malo) : « *C'est clair que sinon, personne ne va leur donner. Les autrices ont bien bougé les choses depuis quelques années mais ça évolue extrêmement lentement. À chaque comité, on aborde la question de l'égalité femmes-hommes mais rien n'avance jamais.* »

ENTRÉES PAR LA PORTE DES BLOGS

Dans une interview accordée début octobre au magazine *Society*, Pénélope Bagieu, créatrice de *California Dreamin'* ou *Les culottées*, entre autres, récemment récompensée du prix Eisner, confirme que « *c'est un milieu qui a la peau dure*

« Les femmes ont beaucoup lutté et il est important de continuer à se battre contre les clichés et la condescendance. »

et qui est très lent à se féminiser. Ça se fait vraiment à son corps défendant. »

Elle fait parti des rares autrices connues et reconnues aujourd'hui. Pour son talent mais aussi pour ce qu'elle a apporté au monde de la bande dessinée en terme de féminisme. Parce que son parcours a ouvert la voix à de nombreuses autres créatrices de BD, n'osant pas ou ne se sentant pas la légitimité de participer à ce milieu très masculin (on notera d'ailleurs le cynisme de la situation quand on feuillette le n°116 de *Society*, dans lequel quasiment aucune autre femme n'est interviewée – on vous rassure, les femmes sont quand même montrées... dans les pubs – et que Pénélope Bagieu a été photographiée dans une aire de jeux pour enfants...).

A ses débuts, elle lance un blog intitulé *Ma vie est tout à fait fascinante* sur lequel elle poste des aventures humoristiques de son quotidien et fait un carton, jusqu'à se faire repérer par un éditeur. « *Les blogs ont explosé et ont fait de la place aux femmes. Par contre, ça a aussi laissé place aux clichés... Pénélope Bagieu a marqué l'histoire du développement des autrices mais le côté « je raconte ma vie lambda de femme », bon, c'est un peu cliché. Ensuite, elle a évolué, vers un récit plus profond. Diglee aussi c'est pareil, elle est passée du tout au tout. Du très « girly » au très féministe.* », commente Maryse Berthelot, amatrice de BD dont on retrouve textes et dessins dans la revue *La Vilaine* dont elle est la co-initiatrice aux côtés de Lomig, Loïc Gosset et Chloé Gwinner (toutes les créatrices de BD interrogées dans ce dossier – exceptées Aude Mermilliod, Julie Rocheleau et Véro Cazot – sont à retrouver dans le premier numéro de *La Vilaine*).

MAIS RELAYÉES À LA CATÉGORIE « GIRLY »

Tout comme Pénélope Bagieu est interrogée sur son passage d'« *auteure féministe, alors qu'avant (elle) était réduite à une auteure girly* », *Cheek magazine* angle le portrait de Maureen Wingrove (aka Diglee) sur son éveil au féminisme. En 2007, elle lance son blog et rapidement, connaît un franc succès. Néanmoins, elle subit également beaucoup d'attaques, comme elle le précise dans l'article : « *Les cinq pre-*

mières années de ma carrière, on m'a fait comprendre que ce que je faisais était très débile et creux. Alors que, lorsque je relis ce que je faisais, j'avais les mêmes intérêts que maintenant : la littérature, ma passion pour Anaïs Nin, l'érotisme, mon intérêt pour les brocantes... Tout était pareil sauf que je mettais en avant la légèreté et l'humour. Ce qu'on me reprochait, on ne le reprochait pas à mes homologues masculins comme Boulet, qui avait pourtant lui aussi un blog dessiné en forme de journal du quotidien. Je faisais aussi de l'autobiographie humoristique mais comme j'abordais des thèmes liés au fait d'être une femme, c'était vu comme 'bête'. Quand on est une femme qui fait de la BD, on n'est pas prise au sérieux et si ce qu'on fait marche, alors on génère plus que de l'agacement : on se prend des violences. »

CONSÉQUENCES DE L'ÉTIQUETTE GIRLY

À ces blogs viennent s'apposer l'étiquette « girly », au service évidemment d'un sentiment péjoratif aux dégâts vastes et encore répandus actuellement, comme le constate Mathilde Le Reste, aka W_Comics, qui préfère utiliser les réseaux sociaux et notamment Instagram à l'instar de nombreuses illustratrices et autrices comme Emma ou Margaux Motin : « *Les blogs ont servi à faire connaître plusieurs femmes dans la BD mais le problème c'est qu'on a tout de suite collé l'étiquette de blogs « girly », de blogs de nanas... Cette étiquette reste et dessert les univers des artistes je trouve. Les hommes n'ont pas du tout ce revers là. Je pense qu'inconsciemment c'est pour ne pas qu'on me colle cette étiquette sur le dos que j'ai créé un personnage masculin.* »

Quittant son travail d'architecte pour se plonger pleinement dans la bande dessinée, ce qu'elle rêve de faire depuis ses 6 ans, elle cherche son univers. On lui conseille alors de trouver un personnage qui puisse lui permettre par la suite d'être identifiée à travers lui. Elle commence par se dessiner mais déteste ce qu'elle produit. Ce qu'elle veut, c'est un personnage de looser sympathique, à la Vincent Macaigne, mais en s'approchant du look de l'acteur, ça ne marche pas, nous dit-elle. Mathilde Le Reste s'inspire alors d'un ami à elle qui, selon ses dires, a un physique un peu particulier. Et là, ça fonctionne :



« *Je voulais un personnage que tout le monde puisse s'approprier. Pour ça, j'ai fait un mec. Je reviens sur l'étiquette concernant les femmes : d'un côté, il y a l'image girly qui est péjorative et de l'autre, l'image des féministes vieilles sorcières qui rabâchent leurs revendications (alors qu'il y a vraiment des injustices et que si les femmes n'en parlent pas, personne n'en parle jamais). C'est compliqué de trouver sa place là-dedans. Les femmes ne sont pas encore bien représentées dans la bande dessinée. Je n'ai pas en tête une héroïne (non stéréotypée) marquante alors que pour les hommes, on en a plus facilement.* »

SENTIMENT D'ILLÉGITIMITÉ...

Là s'exprime le sexisme intégré. L'idée selon laquelle, pour ne pas se faire embêter ou taxer d'intentions qui n'ont pas lieu d'être et parler au plus grand nombre, il faut être un homme ou se faire passer pour un homme. Et dans la littérature, le pseudonyme masculin ou l'utilisation simplement des initiales en guise de prénom sont encore très répandues en terme de stratégies d'évitement. Car on pré-supposera toujours que l'artiste est un homme jusqu'à preuve du contraire. « *Il m'a fallu plusieurs années pour affronter le syndrome de l'imposteur, ça a été compliqué* », révèle Elsa Bordier. Elle a beaucoup écrit durant son adolescence mais s'est orientée vers des études de pub, ce qui ne lui a pas plu. À la naissance de ses enfants, l'écrit-

ture lui revient comme un réveil vital, comme un moyen également de ne pas être réduite au statut de mère.

Le sentiment d'illégitimité, elle l'a rencontré à plusieurs reprises : « *De mes 20 à mes 24 ans, je travaillais dans une librairie spécialisée en BD. Certains clients ne voulaient pas que je les conseille, pensant que je n'étais pas légitime à parler bande dessinée. Par contre, il n'y avait aucun problème pour faire appel à moi quand ils voulaient un conseil en BD jeunesse... Alors très vite, j'ai fait ma culture BD pour me sentir légitime.* » Elsa Bordier rencontre également la problématique de l'autrice affiliée obligatoirement aux rayons Enfants : « *Quand je disais que j'écrivais, les gens pensaient tout de suite que c'était en jeunesse. Et quand je disais que non, j'écrivais pour les adultes, on me répondait : "C'est du porno ?"* »

Aujourd'hui, Elsa Bordier en rigole mais elle a conscience du poids encore des cases dans lesquelles sont enfermées les femmes en raison de leur sexe et de leur genre. Elle ne se met aucune barrière au niveau des genres littéraires qu'elle investit mais sait, par expérience avec les séries *DoggyBags* et *Mignight Tales*, que pour certain-e-s, il est choquant de découvrir qu'un texte contenant une bonne dose de violence ou de trash puisse sortir de l'imaginaire d'une femme. « *La colère des femmes est un sujet qui m'intéresse beaucoup et qui n'est pas*

exploité. Normal puisqu'on nous fait taire depuis l'enfance... Je ne m'interdis rien en terme de styles et de genres mais je sais que ça peut créer des difficultés. J'ai actuellement un projet sur le corps des femmes. Pour ce projet, je veux trouver des dessinatrices exclusivement car même si c'est bien que les hommes puissent investir ces questions-là, ils ne peuvent pas avoir une analyse aussi sensible (dans le sens du ressenti, ndlr) que celle d'une femme. Pour en revenir donc à la difficulté, mon projet se situe dans un univers sombre et glauque, et là, ce n'est pas simple de trouver des femmes dans ce domaine. », signale la scénariste, faisant référence à l'éducation genrée qui apprend aux filles dès la petite enfance à être douces, aimantes et maternelles et qui ne les encouragent quasiment jamais à investir des qualités que l'on attribue plutôt aux garçons.

Léa Mazé, de son côté, constate qu'elle ne souffre pas directement de sexisme avec ses éditeurs ou le public. Mais indirectement, si :

« Je pense que le fait que je sois en jeunesse joue beaucoup car malheureusement, ça reste dans le cliché qu'on attribue aux femmes. Même si je trouve qu'il y a pas mal d'hommes en BD jeunesse. En tout cas plus qu'en albums illustrés. » Elle aimerait prochainement se diriger vers des bandes dessinées à destination des adultes et appréhende d'être catégorisée « jeunesse » : « Je sens que j'ai besoin d'en sortir, de montrer autre chose de mon travail et d'aborder d'autres questions. »

DÉFERLANTE DE SEXISME

Sortir de la norme, des assignations, des clichés... Pas évident. Ce n'est pas Alex-Imé qui nous dira le contraire. Elle dessine depuis toute petite, encouragée par son entourage à poursuivre son art et s'engage dans des études artistiques à l'université, crée un fanzine avec d'autres étudiant-e-s et finit par faire de la BD son métier, un choix qu'elle remet aujourd'hui en cause, notamment en raison de la précarité du

DES BD MILITANTES !

Elles réhabilitent les femmes et abordent la condition des femmes, leurs droits, leurs combats, leurs révoltes, leurs aspirations. BD historiques, militantes, politiques, on aime les lire et les relire, on vous en conseille quelques unes :

- **Putain de vies**, de Muriel Douru
- **Projet Crocodiles / Les crocodiles sont toujours là**, de Thomas Mathieu et Juliette Boutant
- **Histoire(s) de femmes**, de Marta Breen et Jenny Jordahl
- **Libres**, d'Ovidie et Diglee
- **Les culottées**, de Pénélope Bagieu
- **Un autre regard**, d'Emma
- **Les filles de Salem**, de Thomas Gilbert
- **Touchées**, de Quentin Zuttion (et **Sous le lit**)
- **Appelez-moi Nathan**, de Catherine Castro et Quentin Zuttion

- **Peyi An Nou**, de Jessica Oublié et Marie-Ange Rousseau
- **Communardes !**, de Wilfrid Lupano (avec des dessinatrices et dessinateurs différents à chaque tome)
- **Libre de choisir**, de Pierre Wachs et Philippe Richelle
- **Il fallait que je vous le dise**, d'Aude Mermilliod
- **Phoolan Devi**, de Claire Fauvel
- **Ecumes**, d'Ingrid Chabbert et Carol Maurel
- **Maléfiques**, de Nine Antico
- **Féministes - récits militants sur la cause des femmes**, œuvre collective
- **Journal d'une femem**, de Dufranne et Séverine Lefebvre
- **Le vagin**, de Jason Little
- **La ballade des dangereuses**, d'Anaëlle Hermans et Delphine Hermans

« Je ne ressens pas vraiment le sexisme... Je pense que le fait que je sois en jeunesse joue beaucoup car malheureusement, ça reste dans le cliché qu'on attribue aux femmes. »

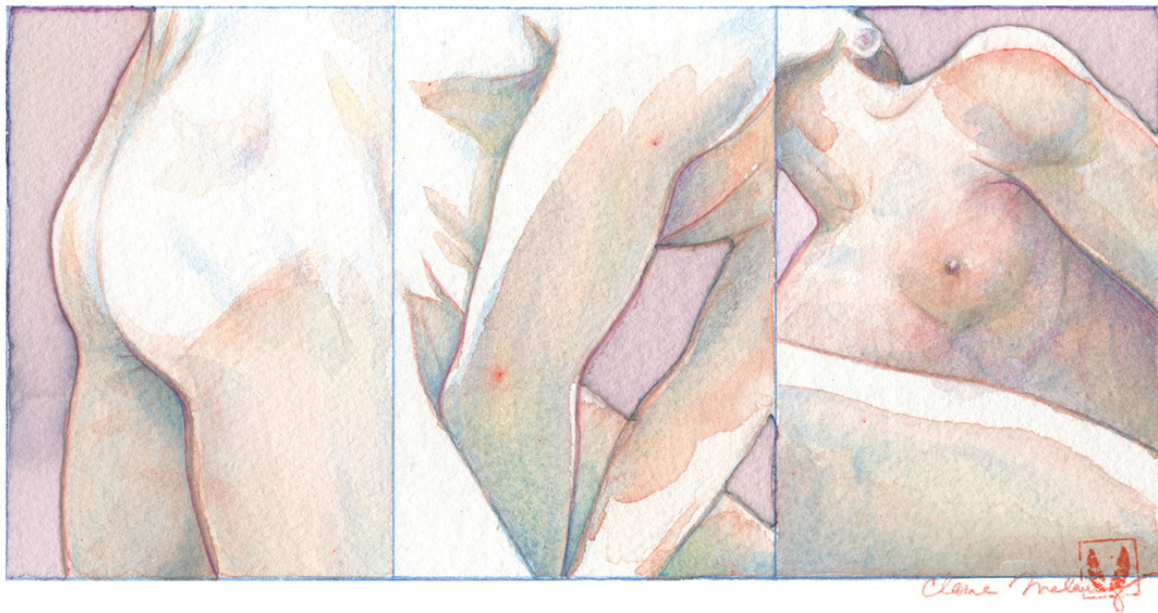
statut, des faibles revenus qui s'en dégage et de fréquents déboires avec des éditeurs avortant les projets du jour au lendemain sans verser la moindre rémunération pour le travail déjà entamé. Pessimiste en ce moment, elle accepte tout de même de témoigner et apporte de nombreuses anecdotes en matière de sexisme : « Très honnêtement, de la part de mes collègues ou d'organismes de festival, je n'ai jamais eu l'impression d'en ressentir. En plus « Alex-Imé » sonnait très neutre, beaucoup de gens me contactent en pensant que je suis un homme, donc je pense que je passe un peu entre les mailles du filet d'emblée. »

Mais voilà, les choses se gâtent : « Il y a quelques temps j'avais emmené mes pages du Dernier refuge sur lesquelles je travaillais et j'avais sur les encrages lors d'un festival. Un exposant m'a dit en mode donneur de leçon qui va m'expliquer comment je dois dessiner, en montrant une case : « Alors là par contre c'est dommage, vraiment, tu tombes dans un truc super girly, c'est vraiment dommage et facile », comme si j'étais l'écervelée superficielle du coin qui cherche à faire du girly parce que ça fait vendre. Très honnêtement, cette case, si un homme l'avait dessinée, on aurait peut-être dit « la fille est jolie / sexy sur cette image » mais rien d'autre. Mais parce que je suis une fille, on veut me coller des étiquettes et ça je trouve ça insupportable. J'entends souvent des phrases toutes faites comme « aaaah Alex, ce qu'elle fait c'est poétique, ça se voit que ça a été dessiné par une fille ». Je trouve ça super choquant qu'on assimile « poésie » à « fille » et que ça ne vienne pas à l'esprit de ceux qui disent ça que cette poésie découle peut-être plus d'un vécu, d'une culture, de valeurs, qui sont dans les miennes en tant qu'être humain et pas en tant que fille. »

Pourtant, elle avoue qu'elle se surprend parfois à s'étonner qu'une bonne BD soit écrite par

une femme. « Je suis agréablement surprise en comprenant que l'auteur est une femme, mais c'est un tort encore une fois, ça prouve qu'on veut toujours tout mettre dans des cases même inconsciemment. Je pense à Fullmetal Alchemist d'Hiromu Arakawa qui est une de mes BD (manga) préférées. Il y a de l'action, de la violence, un fond super intéressant... et parfois ça me surprend un peu qu'une femme ait écrit ça mais parce qu'il me reste des clichés stupides enfouis bien au fond de mon inconscient sans savoir d'où ils viennent de « une fille c'est doux » et « une fille ça écrit des histoires simples »... C'est un peu dramatique de bugger en apprenant qu'une femme a écrit un ouvrage parce que « c'est complexe et intelligent »... ça me fait froid dans le dos quand je me rends compte que j'ai parfois ce genre de réflexions (et que j'applique forcément à moi-même par période). C'est vraiment terrible... », précise Alex-Imé qui démontre aussi à quel point au quotidien il faut jongler entre les stéréotypes sexistes, nos propres constructions basées sur des clichés de genre, notre sentiment de légitimité, notre propre personnalité avec nos aspirations, motivations et influences et les normes et tabous de la société (souvent liés au sexisme, racisme, LGBTIphobie, grossophobie, handiphobie, etc.).

Elle poursuit : « Je ne suis pas toujours à l'aise avec le fait de représenter la sexualité ou un certain érotisme par exemple. C'est surtout en me disant « oh non mes parents vont voir ça » que je me freine mais parfois c'est aussi parce que j'appréhende la réaction du public et que j'ai peur qu'en tant que femme, ça rameute tous les lourds du coin qui vont se permettre des remarques et des approches très libérées sous prétexte que j'aurais fait des dessins un peu « chauds ». À la sortie de Cicatrices de guerre(s), j'avais fait une intervention dans une école, et un moment alors que j'étais seule avec l'instituteur qui encadrait, il avait montré une



Clémentine Malandain

case où l'héroïne était de dos en répétant en boucle qu'elle avait un « sacré petit cul ». Ça peut paraître pas grand chose mais le malaise était vraiment complet de mon côté. Fallait voir aussi la façon dont il disait ça en me jetant des petits coups d'œil... beurk ! Je pense que ça m'a bien refroidie et que dans un coin de ma tête, j'ai toujours cette alarme qui me dit de faire gaffe et me pousse à me limiter. »

LES CRÉATRICES SE MOBILISENT

D'autres autrices, comme Aude Mermilliod, témoignent de cette remarque horripilante liant la sensibilité au côté féminin. « Sur Les reflets changeants, on me disait qu'on sentait la « sensibilité » féminine... », nous dit-elle, navrée. Pour elle, le Collectif des créatrices de la bande dessinée contre le sexisme a amené cette problématique, et d'autres également liées au système patriarcal, sur le devant de la scène et a permis d'en discuter entre personnes concernées et ainsi de mieux s'armer contre ces micro-agressions et attaques, involontaires peut-être, mais permanentes. En décembre 2013, la créatrice de BD Lisa Mandel contacte trente autrices de son secteur et les interroge, afin de préparer une exposition parodique sur « Les hommes et la BD », sur toutes les questions qui leur ont été posées sur « le fait d'être une femme dans la bande dessinée ». Une quantité d'anecdotes sexistes plus tard, un lien se crée entre les artistes interrogées. Au printemps 2015, le Centre Belge de la Bande Dessinée contacte l'autrice

BD Julie Maroh pour lui demander de participer à l'exposition collective « La bd des filles ». Ce à quoi la bédéiste rétorque que le projet est misogyne (et le démontre, évidemment). La structure, ne répondant à aucun de ses arguments, explique simplement que « la bande dessinée destinée aux filles » est « une niche pour les éditeurs », voire « un plan marketing », signale le site du Collectif qui va se créer officiellement à cette période-là. Parce que Julie Maroh alerte 70 autrices de bande dessinée (dont la plupart avait participé à la discussion avec Lisa Mandel). En parallèle, Jeanne Puchol est contactée par le CBBBD pour ce fameux projet d'exposition décrit comme « centré sur le thème des BD destinées aux filles, une vieille obsession des éditeurs de BD » et dont « le corps central sera constitué des collections « girlyes » actuelles, parfois très futiles, avec les blogueuses et les auteures en mal de maternité. »

L'indignation et la mobilisation sont telles que la structure reporte à plus tard son idée en raison de « l'incompréhension engendrée par la communication de (leur) projet », précise un communiqué de presse venant du directeur général du Centre Belge de la Bande Dessinée. Début 2016 le Collectif des créatrices de la bande dessinée contre le sexisme rédige une charte rapidement signée par plus de 200 bédéistes et crée un jumelage avec leurs consœurs hispaniques, Autoras de comic : « Ce collectif est nécessaire car notre travail et notre identité sont encore et

toujours biaisés par des stéréotypes de genre. Par la rédaction et la diffusion de notre charte, nous voulons dénoncer les aspects du sexisme dans l'industrie littéraire où nous évoluons, tout en énonçant des méthodes pour le combattre. Notre site internet regroupe une longue liste de témoignages (tirés des conversations de 2013 et 2015) qui mettent en lumière la nécessité d'un combat concret et inter-générationnel. Nous appelons tous les acteurs de la chaîne du livre à prendre conscience de leur responsabilité dans la diffusion de supports narratifs à caractère sexiste et nous interviendrons à chaque fois qu'une situation attirera notre attention. », écrivent-elles sur leur site bdegallite.org.

Les situations ne manquent pas et c'est d'ailleurs en janvier 2016 qu'éclate le scandale au festival international de la bande dessinée à Angoulême. Aucune créatrice de BD n'est sélectionnée pour le Grand prix. L'absence des femmes est rapidement dénoncée par le Collectif, dont l'appel au boycott est relayé seulement après que des créateurs de BD, à l'instar de Joann Sfar, Riad Sattouf, Christophe Blain ou encore Etienne Davodeau, se soient élevés contre cette discrimination. Franck Bondoux, délégué général du festival, enfonce le clou : « Le concept du Grand Prix est de consacrer un auteur pour l'ensemble de son œuvre. Quand on regarde le palmarès, on constate que les artistes qui le composent témoignent d'une certaine maturité et d'un certain âge. Il y a malheureusement peu de femmes dans l'histoire de la bande dessinée. C'est une réalité. Si vous allez au Louvre, vous trouverez également assez peu d'artistes féminines. »

PEU D'ÉVOLUTION DANS LES FESTIVALS

Depuis qu'en est-il de la place des femmes dans les festivals ? Le 22 septembre à Bédée, à l'occasion de la 11e édition de Pré en Bulles, on comptait – hors fanzines et revues comme *La Vilaine* par exemple - 41 auteurs/dessinateurs

et 13 autrices/dessinatrices. « C'est effectivement un problème, nous avons beaucoup de mal à concrétiser notre désir d'équilibre entre hommes et femmes, mais le milieu de la BD reste très masculin, et d'autre part nous avons plus de refus de la part des femmes, qui ont encore le poids de la famille et surtout des enfants en responsabilité. Mais c'est une question qui ne nous est pas indifférente, loin de là », nous répond Sylvie Poizat, coordinatrice du festival.

Peu de femmes figurent également sur la liste des « Auteurs attendus » du festival Quai des bulles, qui aura lieu à Saint Malo les 25, 26 et 27 octobre. Au sein de l'association, ce sont majoritairement des femmes qui sont salariées, le seul homme étant au poste de chargé de partenariat et de direction. « Pour la programmation, c'est le comité d'organisation qui prend les décisions. On a toujours à l'esprit l'égalité femmes-hommes. Mais on ne peut pas non plus mettre des femmes parce qu'elles sont femmes. Cette année, Marion Montaigne a réalisé l'affiche du festival. On lui a demandé parce qu'elle le méritait, pas parce qu'elle est une femme. », signale Alexia Chaignon, chargée de communication pour Quai des Bulles.

DÉLICATE, LA QUESTION DE LA PARITÉ ?

La question de la parité, souvent associé à de la discrimination positive, revient toujours sur le tapis. D'un côté, les créatrices, à juste titre, souhaitent être valorisées pour leurs talents et non pour être la caution « Femmes », ce que nous dit Léa Mazé par exemple : « D'après mon expérience, il y a du mieux dans les festivals. La question de la parité est toujours délicate. L'intention est louable je trouve mais du coup est-ce que ça veut dire qu'on est sélectionnées par rapport à notre genre et pas par rapport à nos livres ? J'ai l'impression que les organisateurs essayent de faire des efforts à ce niveau, même si on va pas se mentir, on est quand même bien moins nombreuses. Mais dès qu'il y

« Nous avons beaucoup de mal à concrétiser notre désir d'équilibre entre hommes et femmes. »

a plusieurs femmes, je trouve qu'on en fait trop et qu'on insiste trop sur le côté « regardez, il y a des femmes ! » ». AnneClaire Macé dévoile le même type de problématique au sein du comité d'organisation de Quai des Bulles : « On se dit qu'il faudrait faire une expo sur les femmes mais après on se dit que ça fait chier de devoir faire une expo sur les femmes parce que c'est stigmatisant. Moi ce que j'aimerais bien c'est faire une expo sur les premières femmes un peu punk qui ont fait bouger les choses, genre Julie Doucet. »

Pour Aude Mermilliod, « il y a de plus en plus d'autrices et des lectures de moins en moins genrées. Les auteurs réussissent également à se détacher de la culture BD assez sexiste. Mais il faut casser le rapport sexiste qui existe dans tous les milieux. La société est patriarcale donc ça ne va pas être magique simplement chez nous. Je ne suis pas sûre qu'on évolue plus vite que les autres milieux mais je pense qu'avec le scandale d'Angoulême et l'aide du Collectif, on sait mieux se défendre aujourd'hui face aux inégalités. Il y a 28% de femmes dans la BD et 11% représentées dans les événements : faut parler de ça, faut en parler à la presse, faut en parler aux organisateurs, etc. »

LA BD, MIROIR DE LA SOCIÉTÉ PATRIARCALE

Elle le dit et insiste : « La bd est un miroir de la société. » Ce qu'approuve complètement Maryse Berthelot qui parle de « médium révélateur de son époque. » Pas étonnant donc que le secteur « soit extrêmement sexiste dans les années 80/90 et qu'il commence à s'en détacher. Certains s'en éloignent même beaucoup, heureusement. Quand on voit les Schroumpfs, les Tuniques Bleues, etc. on ne peut que constater qu'il y a beaucoup plus de femmes aujourd'hui. Et qu'elles ont des vrais rôles. Elles ne sont pas que la femme que le héros veut se taper. Elles sont plus nombreuses maintenant à être fortes et intelligentes. La BD a évolué, il y a plus de récits, de romans graphiques, c'est moins enfantin et plus mouvant je trouve. Après, j'ai une vision biaisée car je ne lis quasiment que des ouvrages publiés par les éditions Vide cocagne qui éditent des récits très bien construits, très

intelligents et le féminisme fait parti de leur ligne éditoriale (ce que nous a confirmé Mariane Palermo qui gère à elle seule la boutique et par conséquent n'avait pas le temps de répondre à nos questions dans le trop faible délai qu'on lui a proposé, ndlr). »

Le sexisme n'est donc pas inhérent au milieu de la bande dessinée mais en est forcément très empreint. Les femmes doivent alors dépasser l'absence de rôles modèles pour poursuivre leur envie de se professionnaliser dans un domaine très précaire et majoritairement masculin, affronter les remarques sexistes et les normes imposées par leur sexe et leur genre. Difficile de trouver sa place, comme le confirme AnneClaire Macé : « Le milieu est assez sympa, faut bien l'avouer. Mais ça reste macho. Les femmes sont plutôt bien accueillies mais elles doivent être malines. Si elles l'ouvrent pas, on ne les voit pas. Si elles l'ouvrent trop, on leur fait remarquer. Moi je suis la grande gueule dans le comité et quand je l'ouvre trop, je peux vous assurer qu'on me fait des réflexions. J'en ai marre qu'on me traite de chienne de garde. J'ai souvent été brutale, frontale, et en fait, ça marche pas. Il faut réussir à ne pas être trop frontale. C'est long, très long, mais faut pas lâcher. Alors, oui, c'est chiant parce qu'il faut crier fort sinon on n'est pas entendues. Et une fois qu'on est entendues, il faut se fondre un peu dans la masse pour diffuser petit à petit nos idées... Ça se débloque mais évidemment, ce ne sont pas les hommes qui ouvrent la porte, ce sont les femmes elles-mêmes. »

QUELLES REPRÉSENTATIONS DES FEMMES ?

Si la BD s'affiche comme un miroir de la société patriarcale, créatrices et créateurs ont alors un rôle et une responsabilité quant à l'image et la personnalité de chacun de leur personnage qui peuvent véhiculer des clichés ou au contraire, participer à témoigner que d'autres modèles et d'autres récits sont possibles. En réalisant ses dessins, Julie Rocheleau essaye de se défaire des normes et des conventions vieillotées pour tendre vers ce qui est représentatif : « On n'a pas besoin d'excuse pour dessiner des femmes chauves, des femmes grosses, etc. Faut arrêter de se prendre la tête, c'est juste une réalité démographique en fait. » Dans Betty Boob, le sujet

touche au rapport à la féminité, le personnage principal étant atteint d'un cancer du sein. « J'ai utilisé la perte d'un sein, symbole féminin par excellence, pour questionner les normes, sortir de la conformité. En partant de ça, je peux parler de l'acceptation de soi, de comment on s'affirme et on s'assume avec le corps qu'on a quand il n'est pas dans la norme. J'aurais pu prendre un personnage masculin mais pour parler des normes concernant la beauté et l'apparence, je trouvais plus fort d'avoir une héroïne, on fiche plus la paix aux hommes de ce côté-là. En règle générale, je fais attention à la manière dont je veux représenter mes personnages car je tiens à montrer la réalité de notre population. Et dans la population, il n'y a pas que des hommes minces blancs. C'est important de montrer toute la variété de l'humanité encore très invisibilisée. », ajoute Véro Cazot. Important en effet de rompre avec l'image caricaturale du corps aux proportions démentées avec des gros seins, des tailles de guêpe et des longues jambes fines.

Encore trop souvent, la représentation du féminin équivaut dans la bande dessinée à l'image

de la femme fatale, de la femme hypersexualisée, comme tel est le cas dans les ouvrages publiés par les éditions Soleil ou dans la plupart des comics, pour n'en citer que quelques uns (auxquels Maryse Berthelot ajoute certains ouvrages de Loisel...). AnneClaire Macé rigole : « C'est vrai qu'il n'y a pas des tonnes de personnages féminins et la plupart du temps, elles sont représentées de manière ultra sexy ! Bien sûr que les femmes peuvent être ultra sexy mais pas que ! Après, les autrices et dessinatrices ont un peu cassé les stéréotypes de genre et franchement ça a libéré aussi les hommes. C'est bien ça qu'il faut comprendre, c'est que quand les femmes bougent les lignes, les hommes aussi ont à y gagner. Mais ce n'est pas évident de savoir ce qui est l'ordre du milieu en lui-même et ce qui est de l'ordre de la société. Aujourd'hui, ça foisonne au niveau des propositions, des projets, etc. alors que paradoxalement les auteurs et autrices crèvent de faim. »

PROPOSER DES PERSONNAGES NON STÉRÉOTYPÉS

La sexualité des personnages, Elsa Bordier ne

UNE AUTRE VISION

- La revue **La Vilaine**, œuvre collective
- **Kanopé**, de Louise Joor
- **Fables** (série), de Bill Willingham et Mark Buckingham
- **Midnight Tales** (série collective), à l'initiative de Mathieu Bablet (avec des scénarios d'Elsa Bordier)
- **Mauvais genre**, de Chloé Cruchaudet (mais aussi **Groenland Manhattan / La croisade des innocents**)
- **La différence invisible**, de Mademoiselle Caroline et Julie Dachez
- **Hallali**, de Claire Malary
- **Traits intimes**, Joub
- **Mulatako**, de Reine Dibussi
- **Peau de Mille Bêtes**, de Stéphane Fert
- **Fatma au parapluie**, de Mahmoud Benamar et Soumeia Ouarezki

- **Femme sauvage**, de Tom Tirabosco
- **Morveuse**, de Rebecca Rosen
- **Faith**, Jody Houser
- **Bleu pétrole**, de Gwénola Morizur
- **Revivre**, d'Ugo Bertotti

Côté jeunesse (mais franchement pour les adultes c'est top aussi) :

- **Elma une vie d'ours / Les Croques**, de Léa Mazé
- **Bergères guerrières**, d'Amélie Fléchais et Jonathan Garnier
- **Aubépine**, de Karensac
- **Mortelle Adèle**, de Mr Tan et Diane Le Feyer
- **Zibeline**, de Régis Hautière, Régis Goddyn et Mohamed Aouamri
- **Vijaya**, de David Jesus Vignolli



s'en occupe que très peu dans son écriture. Par contre, elle s'attache à décrire des protagonistes différents les un-e-s des autres et à ne pas stéréotyper leurs physiques et personnalités. Une attention que partage également Pénélope Bagieu qui explique les difficultés qu'elle rencontre encore aujourd'hui : « Mes dernières expériences, c'était toujours compliqué, parce qu'il y a tellement de choses que je ne veux pas écrire, ni dessiner ! Déjà parce que je me tirerais une balle dans le pied, mais aussi parce que je ne veux pas participer à véhiculer des trucs hypersexistes ou autres. Quand on me dit : « Est-ce que tu pourrais la faire plus mince ? » bah non ; « Est-ce que la blague ça pourrait pas être que la meuf elle est un peu concon et elle sait pas lire une carte routière ? » bah non ; « Est-ce que les parents, tu pourrais plutôt faire un père et une mère » alors que j'ai fait 40 couples hétéros et que j'aimerais bien qu'il y ait un couple homo dans le tas, bah non. Encore une fois, je ne critique pas du tout les gens qui n'ont pas les moyens de faire ça (de refuser les propositions, ndlr) mais j'estime que quand tu peux te le permettre, il faut le faire. A partir du moment où tu as le pouvoir de façonner la société à ton échelle, tu es là pour lui donner une petite direction. »

Et quand on lit *La Vilaine*, on trouve une multitude de personnages variés - aussi bien des femmes que des hommes, des personnes raci-

sées et des personnes LGBTQ+ - représentatifs d'un territoire comme celui de Rennes, et la diversité des styles et univers des créatrices et créateurs s'ajoutent à cet aspect cosmopolite. Léa Mazé, qui a participé à la revue, tient particulièrement à la vigilance et à la déconstruction de nos idées reçues.

Dans la série *Les Croques*, ce n'est pas un hasard si l'histoire se base sur un duo mixte. Elle sait que les garçons (ou plutôt les parents des garçons) s'excluront quasiment automatiquement de la lecture d'un ouvrage si celui-ci met en avant l'histoire d'une petite fille, tandis que les petites filles, qui n'ont souvent pas beaucoup de choix parmi les héroïnes, ont l'habitude de lire des histoires mettant en scène des garçons. « Ici, j'ai tenu à leur attribuer des réactions qui ne sont pas stéréotypées. Moi-même de prime abord, j'appliquais des actions supposées masculines au garçon et des actions supposées féminines à la fille. Je trouve ça très intéressant de devoir déconstruire tout ça. Aujourd'hui, des efforts sont faits pour donner des représentations moins stéréotypées de la petite fille sage, de la petite fille princesse, comme avec Bergères Guerrières ou Aubépine. Ça permet de véhiculer d'autres modèles. Il y a une prise de conscience à ce niveau-là : les images sont importantes. Si on est biberonnées uniquement aux histoires de princesses, on va se construire qu'à travers ce modèle-là. La société est sexiste

en général. Il y a un énorme boulot à faire là-dessus. Faire des bouquins est essentiel dans ce travail. Là, je parle pour le secteur jeunesse mais je pense que la période de l'enfance est une très bonne période pour leur montrer autre chose qu'une représentation genrée. » Alex-Imé partage le même type de réflexion, écrivant des personnages ni dans le cliché des hommes, ni dans le cliché des femmes : « J'essaye avant tout de me dire « comment moi j'aurais réagi » plus que de me dire « bon c'est une fille alors elle kiffe les paillettes et les licornes. » Elle note aussi que si dans les dessins on retrouve souvent l'influence des stéréotypes liés au physique et au sexe, il en est de même avec l'âge : « On est complètement habitués à voir tel ou tel canon de beauté (en France, plutôt blancs, châains à blonds, entre 22 et 36 ans...). C'est terrible et je suis bien consciente d'être en plein dans tous ces clichés quand je dessine... Après, le fait de dessiner spontanément des filles m'aura sans doute poussé à avoir des héroïnes là où d'autres auraient mis un homme, parce que souvent dans les œuvres culturelles, la fille apparaît comme « la fille », le quota où pour 60 mecs on aura une fille (qui n'existe pas dans la réalité, avec des discours complètement clichés). C'est navrant ! »

BD MILITANTES

Vient alors la question du militantisme qui fatalement, comme le souligne Aude Mermilliod peut enfermer dans la catégorie « Militant-e / Féministe » mais qui a toute sa place dans le secteur de la bande dessinée autant comme vecteur d'histoires et d'imaginaires que comme reflet de la société. Sans que ce soit une obligation, la BD peut être un formidable outil de lutte et d'ouverture d'esprit. Pour Claire Malary, « une bonne bande dessinée, comme un bon roman, amène à la réflexion et s'exprime dans son propre cosmos. » Comme tous les arts, elle porte un message

dans une histoire et contribue donc à faire réfléchir et à progresser. « Quand on analyse le cours des événements, on se rend compte que la polémique d'Angoulême a précédé le mouvement #metoo. Un blog s'était monté pour justement recueillir les témoignages de sexisme dans le milieu. La BD a un vrai rôle à jouer et j'espère qu'elle pourra faire avancer les mentalités. J'ai bon espoir car il y a quand même dans ce milieu des gens très sensibles à ces questions-là. », souligne Léa Mazé, rejointe par Maryse Berthelot : « Pour côtoyer un peu le milieu, je trouve qu'il y a beaucoup de personnes qui ont des sensibilités féministes, LGBTQ+, vegan, etc. Ça brasse des gens de plein de milieux ! »

Dans les librairies spécialisées, les bibliothèques, les festivals, on trouve de tout. Hommes et femmes parlent et dessinent autour de la sexualité, des rapports amoureux, des combats sociaux, des problématiques sociétales et environnementales, etc. On peut apprendre et comprendre la charge mentale par exemple avec Emma, réhabiliter les femmes dans l'Histoire avec Pénélope Bagieu, Catel ou Wilfrid Lupano, se projeter dans une aventure d'anticipation (de catastrophe écologique) avec Louise Joor, réécrire les contes (avec des héroïnes badass) dans une série de comics intitulée *Fables*, aborder les différences avec Chloé Cruchaudet ou Mademoiselle Caroline et Julie Dachez, s'intéresser aux conséquences de la colonisation avec Jessica Oublié...

On peut dresser une liste importante de BD qui se revendiquent ou non militantes, comme *Il fallait que je vous le dise*, d'Aude Mermilliod à propos de l'IVG, *Ecumes* d'Ingrid Chabbert et Carole Maurel sur la reconstruction d'une femme lesbienne ayant perdu son enfant conçu par PMA, *Putain de vies* de Muriel Douru sur la prostitution, *Appelez-moi Nathan* de Catherine Castro et Quentin Zuttion sur l'adolescence d'un

« On est complètement habitués à voir tel ou tel canon de beauté (en France, plutôt blancs, châains à blonds, entre 22 et 36 ans). C'est terrible ! »

homme transgenre, *Noire – la vie méconnue de Claudette Colvin* d'Emilie Plateau (d'après Tania de Montaigne) sur une jeune fille noire qui en 1955 n'a pas cédé sa place à une personne blanche dans le bus (avant Rosa Parks, oui) ou comme de nombreux ouvrages édités par Steinkis, La Boite à Bulles, Vide Cocagne ou encore les éditions Lapin. Mais ils sont encore minoritaires les récits bien construits destinés non pas à montrer autre chose mais à présenter un monde plus réaliste et représentatif de ce qu'il est.

« *Je pense qu'il faut plus de personnages racisés, LGBTIQ+, etc. Les femmes doivent prendre leur place mais les hommes doivent travailler à ça aussi. Aujourd'hui, la BD est moins vue comme un art populaire qu'à mon époque où il y avait très peu de femmes dans ce milieu et pas d'héroïne à qui s'identifier. On n'avait pas grand chose à se mettre sous la dent. Il y a maintenant plus de choix, de meilleures représentations.* », analyse Elsa Bordier. La coordinatrice de Pré en Bulles, Sylvie Poizat, elle, souligne que la bande dessinée est encore un peu confinée dans l'intimité de ses défenseuses et défenseurs : « *Comme tous les arts, elle contribue à porter une parole et des idées mais c'est toujours un médium à audience limitée, beaucoup de lectrices et de lecteurs de BD sont encore (je crois) des amateurs de BD distrayantes et légères. C'est une des raisons pour nous de faire vivre ce festival, en essayant d'attirer un public varié, peu habitué à la BD et lui faire découvrir justement cette facette engagée (entre autres). Lorsque ça marche, j'ai le sentiment qu'une BD peut être très marquante, à cause du mélange de texte et de dessins, qui donne une force originale aux propos.* »

De son côté, Vincent Henry nuance également l'impact : « *Ça peut être un outil de lutte contre les discriminations mais pas plus ni moins que le cinéma ou d'autre forme d'expression. Paradoxalement, avec nos récits militants, je me dis parfois – quand je suis un peu pessimiste – que les lecteurs de nos ouvrages sont le plus souvent des gens très sensibilisés sur les problèmes décrits et qu'on ne fait donc pas changer profondément les choses... Mais espérons que l'on fasse bouger certaines lignes !* »

TOUJOURS TRÈS BLANC, HÉTÉRO, CISGENRE...

On sent comme une ambivalence dans les propos généraux. Entre l'espoir d'un équilibre entre les créatrices et créateurs de BD mais aussi dans les descriptions, représentations et rôles des personnages, la conscience d'une certes lente évolution mais une amélioration indéniable ces dernières années et le pessimisme face à la réalité de la société qui oscille entre les revendications des luttes contre les normes, les injonctions et les discriminations et les menaces et régressions constantes des droits civiques et sociaux. Oui, on parle plus des femmes dans la bande dessinée. Elles sont scénaristes, dessinatrices, coloristes, éditrices, libraires, etc. Mais elles sont encore minoritaires. Et blanches, hétérosexuelles, cisgenres.

C'est ce que dénonçait la créatrice de la BD *Mulatako*, Reine Dibussi, le 11 mai au local de l'association rennaise déCONSTRUIRE à l'occasion d'une table ronde sur la décolonisation de la littérature jeunesse. Sa bande dessinée met en scène quatre filles noires, dont une est albino, dans une aventure de science fiction. Au départ, elle explique avoir dessiné une bande d'ados blanches. Ou plus précisément « *d'africaines qui ressemblent à des blanches.* » À ce moment-là, c'est le déclic : « *J'ai pris conscience que j'avais du mal à me représenter par le dessin. Pourquoi naturellement blanches alors que l'histoire se passe au Cameroun et est inspirée d'un mythe camerounais ? À cause de l'influence des mangas, des dessins animés, etc. tout ce qu'on nous donnait au Cameroun.* »

À force de ne recevoir que des refus de la part des maisons d'édition, elle a choisi d'auto-édité son ouvrage, ce qui n'est pas un cas isolé pour les artistes racisés qui se voient souvent rétorquer que les personnages mis en scène ne sont pas réalistes, n'existent pas dans la réalité, comme en avait témoigné la réalisatrice Amandine Gay lorsqu'elle avait souhaité faire un film sur une vigneronne noire lesbienne. L'absence de représentations hors stéréotypes et normes blanches, hétérosexuelles, minces, cisgenres est pleine de conséquence concernant la compréhension du monde dans lequel on vit et la construction des individus qui n'ont accès qu'à

Depuis si longtemps je t'aime
Mais je te veux sans problème
Aujourd'hui je te refuse
Qui sont-ils ceux qui m'accusent

Anne Sylvestre

© CÉLIAN RAMIS

des histoires sur leur environnement mais ne peuvent jamais s'identifier aux personnages.

VERS UN ÉQUILIBRE ?

Le sexe n'est pas un critère. On y revient toujours. Il n'est pas un critère de compétences mais soumis à un rapport de domination, il influence nos comportements et pensées, joue sur les mentalités et constructions sociales. « *On considère qu'il ne faut pas que ce soit le genre qui définisse la sélection mais seulement la compétence. Mais cette compétence existe partout et les quotas permettent de s'en rendre compte. L'autre intérêt est que cela encourage les artistes femmes qui ne se sentent pas la légitimité à prendre la parole* », confie l'autrice-dessinatrice Emma dans une interview accordée aux *Inrocks* en janvier 2018.

Elle poursuit : « *Je ne pense pas que les bébés touchent nécessairement un nouveau marché. Les lectrices étaient déjà là sauf que nous lisions Tintin, Thorgal, des publications qui font la part belle aux héros masculins. Par contre, elles ont désormais la possibilité de s'identifier à des personnages qui leur ressemblent et cela les incite à se diriger vers ces nouveaux supports, voire à se projeter vers ce métier. Ce qui ne plait pas toujours à certains auteurs d'ailleurs qui peuvent se sentir critiqués ou déstabilisés. Et c'est plutôt une bonne chose car cela les oblige à réfléchir et à s'adapter. Les rapports de*

pouvoir commencent un peu à s'équilibrer. Heureusement que nous avons également des alliés chez les hommes, il faut avancer ensemble. »

Et comme « un peu » n'est pas suffisant, il est essentiel de continuer d'interroger nos représentations collectives et individuelles à travers les dessins et l'écriture mais aussi au travers de nos comportements sociaux et de nos relations aux privilèges. Nul besoin de se sentir investi-e d'une mission militante pour se sentir concerné-e par l'égalité entre les individus et notre environnement. Simplement avoir en tête qu'au bout de nos doigts, qui portent et guident plumes, crayons, feutres, pinceaux et claviers d'ordinateur, se trouvent la possibilité de véhiculer et entretenir des stéréotypes ou de proposer des récits originaux, inclusifs et humanistes. Cela étant dit, créatrices et créateurs ne sont pas les seul-e-s décideurs-euses. Encore faut-il que toute la chaîne des acteurs et actrices de l'édition, de la diffusion et de la promotion de la bande dessinée s'y mettent pour, comme le dit Emma, avancer ensemble.



© CÉLIAN RAMIS

CELLES DU DESSOUS, PAR CELLES DU DESSUS

« Je vous appelle à la rescousse, je vous appelle à mon secours, femmes en qui j'ai pris ma source, mais dont l'image tourna court, qui ne demeurez dans l'histoire, que sous la forme de portraits, Ô vous dont l'œuvre dérisoire, jour après jour se défaisait, je vous appelle et je commence, derrière l'immobilité, de vos maintiens de convenance, à deviner la vérité, et quand monte en moi la colère, que, désespérément, je crois, retrouver au bout de la lumière, c'est vos visages que je vois. », chantait Anne Sylvestre dans *Portrait de mes aïeules*, en 1977. Le 21 septembre 2019, ce sont Simone Alizon, Christine Papin, Odette Séveur, Raymonde Tillon et Maria Obault qui ont repris cette chanson, au cimetière de l'Est, à Rennes. Elles sont *Celles d'en dessous* et leurs récits de vie, souvent délaissés ou méprisés par l'Histoire, composent une partie de notre Matrimoine.

Devant leur tombe, chacune leur tour, elles nous content leurs histoires personnelles. Il y a Simone Alizon qui, durant la seconde guerre mondiale, s'engage avec sa sœur Marie dans la résistance. Arrêtées en 1942, elles sont déportées à Auschwitz, rasées « *aisselles et pubis compris, marquées comme des bêtes.* » Sa frangine décède à 22 ans, et Simone, elle, doit travailler à l'armement nazi, là où avec d'autres, elles saboteront le boulot. La Libération survient, elle a 20 ans. Christine Papin, elle, meurt en 1937, à l'asile public d'aliénés de Rennes. Condamnée à mort quatre ans plus tôt, c'est la faim qui la précipite dans la tombe. Avec sa

sœur cadette, Léa, elles travaillaient au service de la famille Lancelin, au Mans. Jusqu'au soir où elles arrachèrent les yeux de Madame et sa fille et les tabassèrent jusqu'à leur dernier souffle. La scène du crime sera retrouvée nettoyée, le duo, nu, dans le lit de leur patronne et le double assassinat sera avoué sans motif ni préméditation.

Y A-T-IL UNE VIE QUI NE MÉRITE PAS D'ÊTRE RACONTÉE ?

Quelques centaines de mètres plus loin, c'est la cousine Odette que l'on retrouve. Dans les années 30, « *ne voulant pas (s)e réduire aux tâches*

ménagères », Odette Séveur répond à une annonce pour une émission à destination des enfants, sur une radio locale. Devant nous, elle anime son fameux programme « Les matinées enfantines de cousine Odette ». Enjouée, elle nous parle de l'historique du cimetière et avec son énergie débordante nous cite quelques épitaphes : « *Si le paradis existe, attends moi au bar* ». Aujourd'hui, elle donne son nom à un square rennais, heureuse qu'il y ait là « *une aire de jeux pour les enfants !* » Raymonde Tillon a elle aussi son avenue à Rennes, qu'elle partage avec son deuxième mari Charles Tillon. Grande militante pour le Front populaire, elle s'engage, lorsque la guerre éclate, dans la résistance et est arrêtée sur dénonciation, condamnée à 20 ans de travaux forcés. Elle mène la prison à la révolte, est envoyée dans différents camps en Allemagne en 1944, sabote les ateliers d'armement et sort de là 35 kilos à peine. À Marseille, elle reprend ses engagements politiques et devient responsable de la commission féminine de la CGT, avant de devenir députée et de figurer parmi les 33 premières élues à l'Assemblée nationale. La citoyenneté s'ouvre aux femmes : « *Je pense à Olympe de Gouges et sa déclaration. Il aura fallu 150 ans pour obtenir le droit de vote.* » Et enfin il y a Maria Obault, « *une femme, une épouse, une travailleuse, une mère, une grand-mère, une arrière grand-mère, une arrière arrière grand-mère* », décédée à l'âge de 107 ans. Elle se présente à nous âgée de 23 ans le jour de son mariage. Nous sommes en 1930. Elle ne le sait pas encore mais elle va mettre au monde 4 enfants, va vivre dans une ferme avant d'habiter à Rennes, de connaître les restrictions durant la guerre, elle va travailler à l'usine Monnier, subir 2 paralysies faciales dues au froid, va aller au bal rue Ginguéné, faire des voyages, marcher sur les bords de la Vilaine, perdre son fils aîné traumatisé par la guerre d'Algérie, va voir ses petits enfants grandir et être fière de sa descendance. En 2015, la grippe l'emporte. « *Y a-t-il une vie qui ne mérite pas d'être racontée ?* »

LEUR RENDRE LA PAROLE

La proposition, de la compagnie La mort est dans la boîte, est exaltante. Créée au départ entre étudiant-e-s de Rennes 2, elle se professionnalise en 2010 et réalise des pièces, classées dans la catégorie Théâtre documentaire. C'est grâce à son nom que la structure est repérée par Nathalie Bidan, alors chargée du patrimoine funéraire. « *Elle a constaté*

que les visites autour des sépultures remarquables parlaient toujours d'hommes » souligne Laure Fonvieille, metteuse en scène, également coprésidente d'HF Bretagne, qui milite pour l'égalité dans les arts et la culture, et par conséquent, pour le matrimoine. Le spectacle *Celles d'en dessous* se déroule au cimetière de l'est, là où sont enterrées une criminelle, une animatrice radio, une politique mais aussi des inconnues, comme Maria Obault : « *C'est la grand-mère d'un ami. Il a interviewé son entourage pour nous apporter de la matière. Ça me plaisait énormément d'avoir une inconnue. On a besoin de voir que telle ou telle femme a vécu telle ou telle chose, etc. On se dit que ça arrive à d'autres femmes et que nous aussi on peut le faire !* »

DES FEMMES INSPIRANTES

Réhabiliter celles du dessous par celles du dessus, c'est l'engagement ici de Laure Fonvieille, combinant son militantisme, son métier de metteuse en scène et celui de costumière. Elle bâtit le projet avec Sophie Renou (Raymonde Tillon), et toutes les deux s'entourent d'une brillante équipe de comédiennes parmi lesquelles figurent Gaëlle Hérault (Simone Alizon), Sandrine Jacquemont (Christine Papin), Camille Kerdellant (Odette Séveur) et Manon Payelleville (Maria Obault). La première représentation, jouée le 2 juin 2019, fait carton plein avec 120 personnes présentes. Rebelote en septembre, avec une jauge volontairement réduite à une petite centaine de curieuses-eux arpentant les rues pavées du cimetière, à la découverte et à la rencontre de ces personnalités singulières et communes à la fois. On ressent un réel plaisir à assister à cette déambulation, aussi engagée que créative, à la fluidité et l'équilibre maîtrisés grâce aux formes rythmées et variées des récits, mêlant poésie, violences, épreuves de la vie, combats du quotidien et militantisme politique. « *Quand on voit la richesse de leurs vies, ça fait du bien ! Y a pas que des grands hommes ! C'est chouette parce qu'il y a de tout.* », précise la metteuse en scène. Raconter d'autres histoires, ouvrir le regard, attiser la curiosité, rendre possible l'horizon, pour les filles et les garçons, intégrer la notion d'égalité dans le vocabulaire, les arts et les autres secteurs de la société... Valoriser le matrimoine à la même hauteur que le patrimoine, parce que non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin.

bref

AUDITION POUR...?

Sarah et Miguel sont candidat-e-s pour un boulot d'un soir – à 100 000 euros – dont on ne sait rien au départ. L'interrogatoire de Monsieur T. va nous amener à comprendre la tâche assignée et les motivations qui mènent le duo à s'interroger sur le prix de leur dignité. La pièce de Chiara Arrigoni, *Audition*, est à découvrir – en italien, surtitre en français – le 17 octobre à 20h au Tambour, à l'université Rennes 2.

chiffre

du

mois

31/10

La librairie La Nef des Fous organise une soirée « Sorcellerie dans la BD » au bar Since 42 (en face de la librairie), à 20h.

chiffre

du

mois

bref

UN BEL ECHO !

On l'attend avec impatience depuis la sortie de son album *Echoes*. Le 18 octobre, à l'occasion du festival Marmaille, Ladylike Lily présente son spectacle sur la scène de l'Antipode. Parée d'un décor visuel qu'elle a entièrement créé, l'artiste emmène petit-e-s et grand-e-s dans une quête écologique, féministe et humaniste d'une petite fille déterminée à retrouver les couleurs disparues. À ne pas manquer !

chiffre

du

mois

bref

à

l'

affiche

yegg aime les expos !

**LAURIE ROWAN
FESTIVAL MAINTENANT**

Jusqu'au 18-10-2019, à l'Antipode MJC

bref

à

l'

affiche

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE DE
VOUS SENTIR
LIBRES ET FORTES !

SOEURS DE CHOEUR

Ne pas se laisser marcher sur les pieds, s'insurger contre les inégalités, changer les lois... Tel est le message du spectacle *Olympe la rebelle*, interprété par le chœur d'ados de la Zik'Zag compagnie les 5 et 6 octobre à la Maison de quartier de la Bellangerais.



© CÉLIAN RAMIS

« Olympe de Gouges, elle est pas connue, elle est même pas dans nos livres d'histoire ! », s'écrit une élève. Mr Magne, professeur d'histoire, a inscrit sa classe à un concours dont la militante pour les droits des femmes et l'abolition de l'esclavage est le sujet. En 1791, elle écrivait dans la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* : « Une femme a le droit de monter à l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la tribune. » Par son militantisme et ses écrits, elle dérangeait. Elle fut décapitée. Plus de 200 ans après la Révolution française, elle a été oubliée, avant d'être réhabilitée il y a quelques années. À l'instar des personnages que les membres du chœur incarnent, les quinze adolescentes (parmi lesquelles figure un seul garçon), âgé-e-s entre 11 et 17 ans, ont découvert cette figure majeure du féminisme. « C'était difficile pour eux de comprendre. Une révolutionnaire qui se fait guillotiner ! Difficile d'accéder au style des écrits d'Olympe de Gouges. Mais ils se sont également rendus compte qu'elle traitait de sujets auxquels ils pouvaient être sensibles et qui restaient pour cer-

tains d'actualité. La pièce joue sur l'ambivalence des jeunes à l'Histoire : un truc vieux, plein de poussière qui ne donne pas envie... mais quand on s'y plonge, elle peut résonner dans nos vies de tous les jours. », explique Claire Visier, qui a mis en scène le spectacle composé initialement par Isabelle Aboulker – qui a écrit le livret pour un collège de Montauban, d'où est originaire Olympe de Gouges – et repris par la cheffe de chœur et pianiste Estelle Vernay. Dans *Olympe la rebelle*, les ados chantent et jouent, accompagné-e-s du baryton Olivier Lagarde, dans le rôle du prof d'histoire, et de la soprano Aude Le Bail, dans le rôle de la révolutionnaire. La comédie musicale dépoussière avec rythme et énergie cette période historique grâce à l'angle de vue choisi : celui d'une femme d'esprit, de lettres et d'action qui va leur insuffler débats et chansons sur l'affirmation de soi et l'égalité entre les sexes, et plus largement entre tous les humains. Et même quand on connaît Olympe de Gouges, on se régale de cet instant de transmission de notre patrimoine et on apprécie l'expression de chaque individualité au sein du chœur.



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict
- p.35
- YEGG & the city
- p.36



Cd

VOCODER 3000 PERIODS SEPTEMBRE 2019

Elles envoient du lourd les meufs de Periods. Proche du groupe Le Tigre, il y a de l'électro et du punk dans leur musique, sans oublier un côté rétro, dû aux synthétiseurs. Elles sont franches, elles sont crues, elles disent ce qu'elles pensent sans fioritures de langage et ça fait du bien. Que ce soit l'envie de défoncer le moniteur auto-école pervers, l'envie que le hater seul avec son ego ferme sa gueule, l'envie de jouir ou de parler de leurs règles, le trio – anciennement rennais, désormais parisien – ne s'interdit rien et surtout ne prend pas de gants pour ménager nos sensibilités. Elles nous encouragent à nous secouer la shnek, prendre nos clics et nos clacs avant de nous prendre des claques. Pourtant, elles nous en mettent des claques dans la gueule avec leur musique acide aux textes incisifs extrêmement libérateurs. Parce qu'ils tordent les boyaux, résonnent dans nos vécus, et parce qu'ils répondent simplement à une envie de dire ce qu'elles ont envie. Une musique libre pour des paroles libres et un putain de rythme entraînant.

! MARINE COMBE

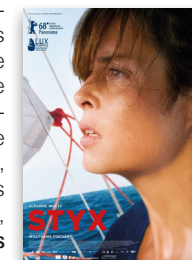


Dvd

STYX WOLFGANG FISCHER OCTOBRE 2019

Rike est une médecin urgentiste allemande qui se décide à traverser l'Atlantique à bord d'un voilier. Depuis Gibraltar, elle débute son voyage en solitaire pour se diriger vers l'île de l'Ascension, une île au nord de Sainte-Hélène, où Darwin avait planté une forêt entière. Passionnée de découverte et très motivée par son périple, Rike semble être une femme de maîtrise et de contrôle. Quelques jours après son départ et à la suite d'une violente tempête, son bateau se confronte à une embarcation à la dérive. Elle découvre un rafiot mal en point et sauve de la noyade un jeune africain. Le jeune garçon est totalement déshydraté et épuisé mais Rike lui donne les premiers soins et le prend en charge. Une fois l'adolescent sorti d'affaire, les regards se tournent vers la chaloupe en perdition qui abrite la famille et les proches du jeune africain. Que faire ? Son bateau ne peut accueillir tous les migrants et les garde-côtes lui intimant l'ordre de ne pas intervenir. La quadrangulaire se retrouve alors en plein questionnement. Le cinéaste Wolfgang Fischer nous fait vivre un thriller psychologique en plein océan. Une réflexion personnelle sur fond de dilemme moral et de sensibilisation à la crise migratoire. Si l'océan est infini, le drame se déroule en huit clos et si l'aventure de navigation en solo démarre de manière paradisiaque, c'est bien un voyage vers l'enfer qui s'impose à la navigatrice. Le cinéaste creuse un cas de conscience et qui, au-delà d'un discours humaniste, aborde sur un ton fort et juste cette misère que fuient ces femmes, enfants et hommes en sachant qu'ils auront peut-être, au cœur de l'océan, à affronter la mort.

! CÉLIAN RAMIS



verdict

Cinéma

PAPICHA MOUNIA MEDDOUR OCTOBRE 2019

Alger, milieu des années 90. Nedjma, étudiante universitaire et passionnée de mode, rêve de projets et de réalisations dans un environnement qu'elle souhaite joyeux, festif et au sein de sa bande de copines de la cité universitaire. Tant bien que mal et malgré les règles de plus en plus drastiques, la jeune femme de 18 ans, sort avec ses copines, pour danser et vendre ses robes confectionnées en toute discrétion dans les discothèques de la ville. Nedjma est une couturière et créatrice de talent mais voilà, le monde autour d'elle est en train de changer. La rigueur islamiste et les nombreux attentats font de son cadre de vie une liste de restrictions permanentes de plus en plus difficiles à tenir. Nedjma est entourée d'une mère et d'une sœur aimantes. Ses rêves de stylisme, elle les imagine en grand et à Alger. Si la musicalité ambiante est de favoriser la fuite du pays afin de pouvoir concrétiser ses ambitions, Nedjma ne veut pas abdiquer. À travers ses paroles et ses actes elle admet sans détour que s'engage un combat contre la terreur et pour la survie des libertés individuelles. Son acte symbolique, elle le conçoit dans une création complète de robes à partir d'un voile et grâce à laquelle les filles de la cité universitaire participeront à un défilé de mode. Ce petit acte, ce petit espoir de vie libre se verra entaché par de nombreux malheurs. Mounia Meddour signe un film poignant et bouleversant qui dresse le portrait d'une jeune battante au cœur des années noires de l'Algérie. Face à l'oppression et la violence, la réalisatrice compose, à travers son personnage, un hymne à l'insoumission. Le vêtement comme refus d'obéissance et comme valeur refuge de liberté. Une rage de vivre aussi exaltante et qu'émouvante, représentée avec brio par les éblouissantes interprétations des jeunes actrices.

! CÉLIAN RAMIS

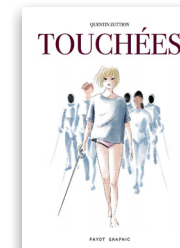


Livre

TOUCHÉES QUENTIN ZUTTON OCTOBRE 2019

On n'a quasiment pas les mots pour décrire ce que nous procure la lecture des bandes dessinées de Quentin Zutton. Il nous subjuge. De par la qualité de ses récits et de ses dessins mais surtout par le talent qu'il a à illustrer, par des jeux de couleurs et par l'équilibre entre le trait prononcé et le trait qui s'estompe pour former un mouvement abstrait, les émotions profondes des personnages. Celles que l'on dissimule, celles que l'on ne peut dire avec des mots, celles qui nous surprennent, celles qui nous suivent ou nous hantent, celles qui se nichent dans l'inconscient mais s'expriment dans un malaise indéfinissable et impalpable. Avec *Touchées*, il nous emmène à la rencontre de trois femmes victimes de violences sexuelles qui se rencontrent et se lient d'amitié à un cours-therapie d'écriture. Quentin Zutton mêle témoignages, intimité, pudeur, violences, sororité et reconstruction de soi à travers un sport qui demande contrôle, maîtrise et dépassement de soi et permet à ces femmes de sortir une partie de leur colère et de leurs histoires. D'une grande justesse et d'un grand respect du sujet. Des frissons nous parcourent le corps et l'esprit à chaque fois qu'on repense à cette BD émouvante, poignante et militante.

! MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 65 : Quand j'ai assisté au procès d'Hélène Jégado

« Je suis décidée à mourir. » Les mots prononcés sont ceux d'Hélène Jégado, condamnée à mort en décembre 1851 à Rennes. Le 4 octobre, dans la salle des assises du Parlement de Bretagne se rejouait son procès, 168 ans après, avec des avocat-e-s, élèves et magistrat-e-s, à l'occasion des Nuits bretonnes du droit et de la superbe exposition, croisant BD et Histoire, « Hélène Jégado, un bol d'Arsenic ? » présentée aux Archives départementales jusqu'au 12 janvier 2020. Place du Parlement, les gens affluent dès 17h30 pour assister à la reconstitution du procès de la célèbre cuisinière bretonne qui ne cesse de clamer son innocence. Mais les preuves à son encontre sont accablantes et les expertises mènent avec certitude sur la piste de l'empoisonnement. Durant 1h30, le public assiste – en direct ou par retransmission dans la Grand Chambre – à l'appel des témoins, au tirage au sort des 12 juré-e-s, aux serments, à la lecture des chefs d'accusation, à l'audition par Mme la Présidente de l'accusée, des

témoins, et aux réquisitions de l'avocat général et de Me Dorange, qui assure la défense d'Hélène Jégado et restitue ici un vrai extrait de sa plaidoirie (raccourcie de 2h...). Après les délibérations, la Cour répond « oui » aux 18 questions concernant la culpabilité de celle que l'on décrit comme une personne froide, obscure, mais aussi très serviable, disponible et toujours aux chevet des malades dont elle est à l'origine. La Présidente prononce la peine : « En vertu de l'application de la loi, il est prononcé à votre encontre la peine de mort. L'audience est levée. » Ce procès, c'est un moment inédit et enthousiasmant. On se passionne pour cette machine solennelle qu'est le déroulé de l'audience, avec ses codes, son langage et sa chorégraphie. On est suspendu-e-s à chaque prise de parole, à chaque mouvement, jusqu'au verdict pour lequel les jurés et la Présidente se sont retiré-e-s dans la salle des délibérés. Le procès sera rejoué le 17 novembre à 15h aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine.

■ MARINE COMBE

LAURIE HAGIMONT BIBICHE ZÈDE LIS PERONTI MANON CARBONNEL
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ CLAIRE MALARY SARAH DESSAINT NADÈGE NOISSETTE LÉA MAZÉ
ROZENN MORO MÉLISSA PLAZA SELENE TONON GAËLLE AUBRIÉE ODILE BAUDOUX
LYDIE PORÉE ARMELLE BILLARD CHARLOTTE MARCHANDISE VÉRONIQUE NAUDIN
GAËLLE ABILY ESTELLE CHAIGNE ELLY OLDMAN AURÉLIA DÉCORDÉ GONZALEZ
GÉNÉVÈVE LETOURNEUX CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MORGANE REY
LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN ANOUCK MONTREUIL
ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT NGUYEN GAËLLE ROUGIER
ANNE LE HENAFF ELISE LE CALVEZ GÉRALDINE WERNER
JESSIE MAGANA SANDRA LE GUEN
CATHERINE LEGRAND
PP7



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR